

## « Chromocosmos »

# Catalogue de l'exposition à la Sala Gaspar

Traduction Joaquim Sala-Sanahuja.

Barcelone, avril-mai 1992

---

Il est plus difficile de parler de la peinture que d'en faire. Mais cette difficulté peut être levée bien vite lorsqu'on s'accorde sur l'« objet » dont on parle. Confusion sémantique, la fin de siècle a tendance à fourrer dans le même sac dénominatif la *techné*, le support et bien sûr, le sujet.

Ainsi, ne sait-on jamais trop si disant *peinture* on désigne le pigment, la touche, l'empâtement ou le glacis, si l'on pense au tableau fait de toile et châssis, si l'on décrit l'image représentée, enfin, le fameux « subject matter » greenbergien...

Précaution prise, on peut dire que chez tel artiste il y a un peu plus de ceci que de cela, que tel autre d'ailleurs peint sur toile « libre » –entendez non tendue sur un cadre de bois– que pour tel autre la manière a plus d'importance que l'objet représenté. Vaine précaution sans doute lorsqu'un parti pris technique –ou son refus, ce qui revient au même– est aussi signifiant et important que l'autoportrait distordu pourtant sagement apposé sur le fameux pan de toile blanche, pourquoi pas apprêtée au préalable et bien agrafé sur l'épaisseur des tasseaux...

Ainsi à *tourner autour du pot* (de peinture ?!) et à vouloir s'efforcer de désigner à tout prix l'un par l'autre, on frise l'aporie et ce qui l'accompagne : cacophonie et dialogue de sourds. Le mutisme donc, voici la « peinture » renvoyée à son prétendu silence, à son incapacité de ne pouvoir, ou de ne vouloir parler plus loin que sa propre limite : la mimésis.

Ou, quand elle l'abandonne dans un effort émancipateur et radical, elle devient autoreflexive et ne serait dès lors, à terme, et à suivre l'ordre canonique d'une linéarité interprétative, capable que de paraphrase.

Voici pour la peinture aujourd'hui, ou ce qu'on veut qu'elle soit devenue : un outil inconvenient, anachronique.

*Exit* donc la peinture...

Retour à l'image. Acceptons, avec Antoni Taulé, que ce système vieux comme notre monde –c'est-à-dire assez neuf, somme toute, grosso modo le même âge justement que ce « Nouveau Monde » dont on célèbre l'anniversaire– que ce système donc, éprouve sa validité actuelle à la conscience des éléments complexes qui lui donnent forme : la détermination d'un espace, l'acte de recouvrement, l'inscription, l'« historia » enfin qui est l'aboutissement.

On connaît la manière de Taulé, plutôt virtuose, habile figuriste qui l'a fait se ranger pendant de longues années dans la nébuleuse de « réalistes » –à l'heure où tous ou presque étant encore pratiquement peintres, il fallait des étiquettes pour les différencier– mais peintre figuratif et réaliste à part des groupes et des chapelles. Taulé un peu réfractaire donc, pourquoi pas très catalan en cela, peignait des intérieurs bizarrement éclairés par une obscurité envahissante, des cavernes et des avens aux « punctum » lumineux, des boîtes perspectives complexes dont les personnages inquiétants et falots gardaient le seuil.

À travers la couleur, Taulé cherchait la lumière –une « issue » de la peinture comme l'a prouvé le photographique– et par cette analyse topographique un cadre qui contienne et désigne l'utilité d'une représentation.

Depuis deux ans, Taulé travaille sur un motif –la cartographie– dont Dominique Paini a bien senti la condition ontologique (voyez son texte « *Le Peignage du monde* »), une vision d'arpenteur, en envol, une parabole extrême de la surface comme « théâtre des opérations ».

La série des douze toiles aujourd'hui exposées, sont dans le droit fil de cette démonstration.

Ni franchement référencées à une géographie exacte –son « Illa » (*île*, en catalan) est un générique et non plus la « carte » des Kerguelen ou de la Réunion– ni exemptes de citations immédiatement perceptibles, –du « Cauchemar » de Füssli à l'Homme Archétype de daVinci–, ces peintures baignent dans une atmosphère colorée dont la dominante vaporeuse les renvoie toujours à l'unicité de leur propre cohérence formelle. Cette insistance sur l'outil de la peinture comme sujet de son déploiement et de sa visibilité est renforcée par le procédé systématique du « recadrage » du tableau. Le large bandeau qui redouble les marges, et dont la superficie égale celle de l'espace central qu'il délimite, focalise –compresse ?– le sujet en même temps qu'il l'annonce et l'accompagne par les inclusions d'éléments figuratifs (photographies, collages), dont le poids de réalité est combattu par la réduction de l'échelle. Ces sortes de légendes, telles les prédelles des polyptyques anciens, complètent par leur fonction de prolégomènes narratifs l'histoire symbolique entretenue par l'élément central.

Ainsi, cette série de douze toiles –métaphore apostolique ?– gagnent-elles aujourd’hui des motifs éthérés, comme si la lumière d’abord chichement dispensée dans les premiers tableaux de Taulé, puis enfouie et inaccessible du fonds des cavernes, se répandait et tramait dorénavant la possibilité de l’existence de l’image peinte. Sans doute y fallait-il, pour atteindre ce seuil de la dissolution spectrale, cette dialectique tangible qui voit ces figures arrimées sur un sol –traces, marques, cartes, empreintes...– et parvenir à illustrer ainsi le véritable débat de peinture, entre ce qu’il est convenu de nommer la figuration et son indispensable antinomie, l’abstraction.

Une histoire entre ciel et terre...

## « Cromocosmos »

### Catalogue de l'exposition à la Sala Gaspar

Traduction Joaquim Sala-Sanahuja.

Barcelone, avril-mai 1992

---

Es més difícil parlar de pintura que no pas pintar. Però aquesta dificultat es pot esvaïr tan aviat com ens posem d'acord sobre l'« objecte » del qual parlem. Confusió semàntica ; la fi del segle té tendència a ficar al mateix sac denominatiu la *techné*, el support i, és clar, et tema. Per això mai no se sap del cert si, en dir pintura, es designa el pigment, la pinzellada, l'empastament o la veladura, si es pensa en el quadre que componen la tela i el bastidor, o si es descriu la imatge representada, el famós « subject matter » greenbergià...

Amb totes les precaucions que calguin, es pot dir que en aquell artista hi ha una mica més d'això que no pas d'allò, que aquell altre pinta, d'altra banda, damunt una tela « lliure » –enteneu no tensada sobre un bastidor–, o que per a aquell altre de més enllà la manera té més importància que no pas l'objecte representat. Precaució segurament inútil quan una opció tècnica –o el rebuig d'aquesta opció, que al capdavall és el mateix– és tan significant i important com l'autoretrat esguerxat i tanmateix meticulosament traçat damunt el famós llenç blanc, ben preparat i ben grapat als cantells dels muntants, per què no... ?

A còpia de no atrevir-se a fugir d'estudi –de l'estudi del pintor ?!– i d'obstinar-se a designar sigui com sigui una cosa per l'altra, es va a parar a l'aporia i a tot allò que l'acompanya : cacofonia i diàleg de sords. I aleshores el mutisme : heus aquí la « pintura » referida de bell nou al seu pretès silenci, a la seva incapacitat de parlar o de voler parlar més enllà del seu propi límit : la mímesis. O bé, quan l'abandona en un radical esforç d'emancipació, es torna autoreflexiva, i aleshores sembla com si, a la llarga, seguit l'ordre canònic d'una interpretació lineal, només pogués constituir una paràfrasi. Això pel que fa a la pintura d'avui, o a allò que pretenen que la pintura ha esdevingut avui : una eina inconvenient, anacrònica...

*Exit, doncs, la pintura.*

Retorn a la imatge. Acceptem, amb Antoni Taulé, que aquest sistema vell com el nostre món –és a dir, comptat i debatut, força nou, si fa no fa de la mateixa edat que aquest « Nou Món » del qual se celebra ara l'aniversari– sotmet la seva validesa actual a la consciència dels elements complexos que li donen forma : la determinació d'un espai, el recobriment, la inscripció, la « istoria » que en resulta.

És coneguda la *manera* de Taulé, més aviat virtuosa, hàbilment figurista, que ha fet que durant anys l'hagin classificat en la nebulosa dels « realistes », a l'hora en què, com que tots o gairebé tots encara eren pintors, calien etiquetes per a diferenciar-los. Però un pintor figuratiu i realista al marge de grups i de capelles. Un punt refractari, doncs, i en aixó ben català, Taulé pintava uns interiors estranyament il·luminats per una foscor que ho envaïa tot, coves i avencs, de « punctum » lluminós, capses, perspectives complexes amb uns personatges inquietants i incerts que en guardaven el llindar.

Mitjançant el color, Taulé cercava la llum –una « sortida » de la pintura, com ha demostrat la fotografia–, i amb aquesta anàlisi topogràfica un marc que pogués contenir i designar la utilitat d'una representació. De dos anys ençà, Taulé treballa sobre un motiu –la cartografia– la condició ontològica del qual ja va ser intuïda per Dominique Païni (vegeu el seu text « *Le Peignage du monde* »), una visió d'agrimensor, aèria, una paràbola extrema de la superfície com a « teatre d'operacions ». La sèrie de dotze teles que avui exposa no fan sinó confirmar aquesta demostració. Ni francament referides a una geografia exacta –la seva « illa » és un títol genèric, i ja no pas el « mapa » de les Kerguelen o de l'illa de la Renió– ni exemples de citacions immediatament perceptibles –del « Malson » de Füssli a l'Home Arquetip de daVinci–, aquestes pintures se submergeixen en una atmosfera acolorida amb una dominant vaporosa que en destaca la unitat de la pròpia coherència formal. Aquesta insistència en l'eina de la pintura com a centre del seu desplegament i de la seva visibilitat es veu reforçada pel procediment sistemàtic del « reenquadrament » del quadre. L'ampla franja que dobla els marges, amb una superfície equivalent a la de l'espai central que delimita, focalitza –comprimeix ?– el tema i alhora l'anuncia i l'acompanya mitjançant el fet d'incloure-hi elements figuratius (fotografies, *collages*), el pes de realitat dels quals és combatut per la reducció d'escala. Aquesta mena de llegendes, talment les predel·les dels políptics antics, completen amb llur funció de prolegòmens narratius la història simbòlica que nodreix l'element central.

Per això aquesta sèrie de dotze teles –metàfora apostòlica ?– s'enriqueix avui amb els motius eteris, com si la llum escassament prodigada als primers quadres de Taulé, i en acabat amagada i inabastable al fons de les coves, s'escampés i tramés d'ençà d'ara la possibilitat d'existència de la imatge pintada.

Segurament, per a assolir aquest límit de la dissolució espectral, calia aquesta dialèctica tangible de les figures arranades al sòl –traces, marques, mapes, empremtes... – i d'aquesta manera il·lustrar el veritable debat de la pintura entre allò que s'anomena convencionalment la figuració i la seva indispensable antinòmia, l'abstracció.

Una història en l'espai que separa cel i terra...